

Études critiques : à propos de Kant

Autor(en): **Werner, Charles**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **6 (1918)**

Heft 28

PDF erstellt am: **11.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-380003>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ÉTUDES CRITIQUES

A PROPOS DE KANT

Dans l'article si important qu'il a bien voulu consacrer à mes *Études de philosophie morale* (1), M. Miéville m'a fait certaines objections auxquelles je serais heureux de répondre. Ne voulant pas abuser de l'hospitalité qui m'est courtoisement accordée par la direction de cette Revue, je me bornerai à toucher brièvement un ou deux points essentiels.

Je reconnais bien volontiers que l'interprétation que j'ai donnée de la doctrine de Kant, en disant qu'elle admet une correspondance entre la connaissance a priori et le réel en soi, est « imprévue », si par là on veut dire qu'elle n'est pas conforme à l'interprétation traditionnelle ; car on ne discerne pas assez, d'ordinaire, la portée métaphysique de la *Critique de la raison pure*. M. Miéville accorde que la distinction entre la sensibilité et l'entendement, l'une bornée au monde phénoménal, l'autre portant sur la réalité même, est conforme à la pensée de Kant telle qu'elle s'exprime dans la *Dissertation* de 1770 ; mais il estime que Kant y aurait renoncé dans son œuvre maîtresse. (C'est par suite d'une méprise qu'il m'attribue à moi-même cette opinion ; car, si j'ai cité, à l'appui de ma thèse, un passage de la *Dissertation*, c'est en admettant que ce passage exprimait aussi bien la doctrine définitive, telle qu'elle se trouve dans la *Critique de la raison pure* et les *Prolégomènes*.) Je crois, pour ma part, que Kant n'a pas varié sur ce point capital. Toute sa doctrine repose sur l'idée de la valeur qu'il convient d'attribuer à la connaissance a priori. Kant ne cesse pas un instant d'admettre que cette connaissance est vraie, c'est-à-dire objective, qu'elle porte sur la réalité. C'est pourquoi, lorsqu'il en vient à considérer la connaissance sensible comme incapable de nous donner autre chose que le phénomène, il admet que l'entendement, comme pensée active, comme puissance de connaître a

(1) Voir pages 32 à 51.

priori, correspond au réel en soi. Ce n'est pas seulement la *Dissertation* de 1770, c'est encore l'*Esthétique transcendantale* qui marque fortement la distinction entre l'entendement et la sensibilité : tandis que la sensibilité est bornée au monde phénoménal, l'entendement correspond à la réalité même. Et cette distinction entre l'entendement et la sensibilité reste constamment présente à la pensée de Kant. Qu'on relise, par exemple, dans la première partie des *Prolégomènes*, le passage fameux sur les objets symétriques, et l'on verra s'il est possible de l'expliquer autrement que par une correspondance qui est admise entre l'entendement et le réel en soi. Ce qui est vrai, c'est que Kant exagère la distinction entre l'intelligible et le sensible ; au lieu d'admettre que le sensible est l'aspect extérieur de la réalité et contient en soi l'intelligible, il estime que le sensible n'a rien de commun avec la réalité. C'est pourquoi, comme il admet, très justement, que les concepts de l'entendement doivent s'appliquer à la matière fournie par les intuitions de la sensibilité, il en vient à dire, par une singulière contradiction, que les concepts, eux aussi, ne portent que sur un phénomène qui est radicalement étranger au réel ; et c'est alors le scepticisme qui paraît triompher. La doctrine de Kant reste engagée dans un conflit, qu'elle n'a pu résoudre, entre l'idéalisme et l'empirisme. On ne doit pas cependant méconnaître le sens profond de cette doctrine, qui est conforme au sens de l'idéalisme platonicien. Ce n'est pas seulement dans la *Critique de la raison pratique*, c'est aussi dans la *Critique de la raison pure*, qu'apparaît le monde intelligible de Platon. Toute la théorie kantienne de la connaissance suppose l'existence d'une réalité plus profonde que la réalité sensible ou phénoménale. Et si Kant a eu le tort de présenter quelquefois cette réalité comme une « chose en soi » qui serait radicalement étrangère à l'esprit, sa véritable pensée est de la considérer comme un être intelligible, un « noumène », qui correspond à la synthèse qu'accomplit l'entendement.

Je serais donc bien éloigné de reprocher à Renouvier son phénoménisme, si par phénoménisme on voulait entendre, comme le fait M. Miéville, une doctrine affirmant qu'il n'y a pas pour nous d'autre réalité que la réalité saisie par la pensée. Renouvier, sans doute, a eu raison de laisser tomber la « chose en soi » de Kant, en tant que cette chose était conçue

comme étrangère à l'esprit. Mais il a eu tort de laisser tomber en même temps la réalité intelligible que Kant avait distinguée si profondément de la réalité sensible. Le phénoménisme de Renouvier n'affirme pas seulement que toute réalité, pour nous, doit être saisie par la pensée : il affirme, de plus, que toute réalité se réduit à ce que Kant appelait le phénomène. L'effort de Renouvier a été de nier l'existence d'une réalité plus profonde que la réalité phénoménale. C'est là ce que démontre bien la critique impitoyable qu'il a dirigée contre les notions d'infini et d'unité, critique qui est tout à fait d'accord avec son phénoménisme et en découle nécessairement. Le phénomène, en effet, comme Renouvier l'a bien vu, c'est le monde des réalités finies et séparées les unes des autres. Mais, précisément, ce monde-là ne constitue que l'aspect extérieur de l'être : le phénomène enferme une réalité plus profonde et infinie, et les choses sont rattachées les unes aux autres au sein de l'Unité primordiale.

Cette réalité profonde, dont Renouvier n'a pas voulu et qui est supposée par toute la philosophie de Kant, est celle que Platon, le premier, a découverte. Je m'étonne que M. Miéville puisse écrire : « Comme l'avait vu si profondément Platon, notre esprit ne saisit que l'ombre des choses et de lui-même. » Cela n'est vrai, selon Platon, que de la connaissance sensible ; et toute sa doctrine vise à montrer que nous disposons d'une faculté supérieure, par laquelle nous saisissons la réalité même : l'homme est fait pour sortir de la caverne et pour s'élever à la lumière du jour. Il est vrai que Platon, emporté par son élan, a séparé le monde intelligible du monde sensible. Mais Aristote, déjà, a bien vu que l'intelligible n'existe que réalisé dans le sensible. Nous ne pouvons pas saisir l'absolu dans sa pure absoluité : c'est seulement dans le fini que se trouve l'infini. Il n'en reste pas moins que la philosophie serait infidèle à sa mission si elle renonçait à mettre en lumière ce noyau substantiel qui constitue la réalité. Ce qu'il y a au fond des choses, c'est bien ce que le génie de Platon y a discerné : l'activité libre et la tendance à la perfection. Cette conception de l'univers n'est pas seulement un postulat de notre raison pratique ; elle exprime le résultat auquel parvient notre raison théorique dans son effort pour comprendre le réel. Qu'elle ne se

réduise pas à quelques notions abstraites, mais soit capable d'un ample développement et puisse constituer une véritable explication des choses, c'est là ce qu'attestent, après la théorie platonicienne de l'Idée, toutes les grandes doctrines, qui, bien loin de se contredire, se complètent les unes les autres.

Que d'ailleurs la philosophie, en tant que métaphysique, soit difficile à constituer, je ne fais pas faute de l'admettre. Comme l'a dit Spinoza, tout ce qui est beau est difficile autant que rare. M. Miéville me demande de m'expliquer, plus complètement que je n'ai pu le faire dans mon livre, sur certains problèmes redoutables, comme celui de la relation entre l'esprit et la matière. Il serait malaisé de répondre en quelques mots. J'essaierai pourtant de dire ceci. L'esprit, en lui-même et séparé de toute matière, n'est qu'une virtualité : il n'existe comme pleine réalité que lorsqu'il est réalisé dans la matière. La matière exprime donc, non pas seulement une négation, une chute, mais aussi l'effort que fait l'esprit pour se donner un corps, pour parvenir à l'existence réelle. Cependant le corps, sans lequel l'âme n'existerait pas véritablement, impose à l'âme une limitation ; il est pour l'âme une prison, ainsi que le disait Platon. La matière, comme l'a si bien vu la philosophie grecque, est un principe de dispersion et de multiplicité : par elle, les êtres sont renfermés en d'étroites limites et séparés les uns des autres. Mais l'esprit maintient, à travers toutes les limitations, sa nature une et infinie. Et je crois que la vie humaine n'a pas d'autre but que le déploiement de l'esprit, dans son infinité et sa liberté.

CHARLES WERNER.

La lettre que M. Werner a bien voulu adresser à la Revue pour répondre à mes observations m'engage à consacrer quelques pages à l'étude de la méthode critique de Kant, sujet que je n'ai pu qu'effleurer dans mon précédent article. La lettre de M. Werner dont nous ne saurions en ces matières partager les vues, servira de point de départ à notre exposé. Elle nous permettra, croyons-nous, de marquer avec plus de netteté la portée et l'imprescriptible actualité de la critique kantienne de la connaissance.

HENRI-L. MIÉVILLE.